

il fait nuit. Le front triste et couvert de poussière,
 un vieillard qui succombe erre encor dans les champs.
 il écoute pensif, l'heure de la prière
 et de l'adoration en ces lieux va prolonger ses chants
 et de l'adoration dont la voix se prolonge les chants.
 L'hymne s'est élancé du fond d'un saint hospice,
 comme une providence appelant la douleur:
 « ici, dit le vieillard la piété propice,
 pour son dernier soumeil offre un lit au Malheur.
 vous qui faites le bien ouvrez-moi cet asyle,
 ouvrez! La terre enfin manque à mon pied débile.
 la vieillesse est pesante à l'homme sans appui:
 j'ai marché si long-temps! je m'arrête aujourd'hui. »

Aul gardien n'interdit l'hospitalière enceinte,
 seule une femme y veille; on dirait la pitié.
 de la prière au pauvre épargnant la moitié,
 elle guide ses pas dans la retraite sainte.
 il hésite, pourtant, il se retourne encor,
 le courage lui manque à franchir la barrière,
 une larme qui roule au fond de sa paupière,
 de son cœur gémissant trahit le vain effort:



« Ma sœur! arrêtez-vous à ma voix importune,
 ne fermez pas encor la barrière après nous;
 si mes genoux ployaient, je serais à genoux:
 je ne marchais pas seul avec mon infortune,
 un ami me guidait, il m'aiderait à souffrir,
 si vous nous séparez, cet ami va mourir.
 — calmez-vous, dit la sœur, attendez nous, mon père,
 vous parlez d'infortune, et je connais la voie: »

= qui doit, de ses vertus nous priver sans retour,
= bien, l'oiseau de Mort vint frapper la fenêtre;
= c'est pour quelqu'un que je l'ai vu paraître:
= Pierre quitta son lit en disant: me voilà!
= et de ses yeux fermés une larme coula,
= je l'ai vu, car la lampe, au Mur brûlait encore;
= mais elle s'est éteinte une heure avant l'aurore,
= et je n'ai pu dormir. — Le cortège tremblant,
dans un morne tumulte avance vers le cloître,
d'un écho qui soupire et s'éveille en parlant,
leur tristesse semble s'accroître.

en vain des rayons purs frappent les vastes cours,
en vain la lune est belle et suit en paix son cours,
chacun pense au présage, et racontant son rêve,
croit saisir de destin le voile qu'il soulève.



= ce saure, couronné d'un illustre Malheur,
= Pierre fut un guerrier, oui, tout porte à le croire:
= chaque pli de son front cache un reflet de gloire,
= et sa longue Misère copia sa valeur.
= on brisa dans l'œil son génie et sa force,
= son sein cicatrisé souvent nous l'attesta,
= comme un Cèdre frappé garde sur son écorce,
= tous les coups impuissants que l'homme lui porta.
= Ne dira-t-il jamais des tristes Destinées?
= Par qui de telles mains furent être enchaînées?
= Mais le voilà faiblé, il prie, il nous attend...
Le présage est menteur, car il paraît content:
Le voilà! Le voilà! — Leurs cris touchent le Sage,
il se lève. un grand calme est peint sur son visage.
tous semblent écouter son sourire pensif,
tous cherchent son regard et brûlent de l'entendre:
l'amitié qui s'allarme est plus vive et plus tendre.

tous appellent sa voix si forte en sa Douceur!

= approchez, leur dit-il, mes frères d'infortune!
Ma Misère, à vous seuls ne fut point importune.
Vous avez recueilli les débris de mon sort,
cet asyle s'ouvrit pour cacher mon naufrage:
Rejetés par les flots de rivage en rivage,
tel un vaisseau perdu rentre et se fit au port.
Le Nom qu'il a porté dans ses courses lointaines,
ses voiles, ses festons, sa gloire, ses couleurs,
on n'en reconnaît plus les marques incertaines,
et ses flancs déchirés n'ont dit que ses Malheurs.

= Libre dans mes Destins ou courbé sous des chaînes,
partout où j'égarai mes pas aventureux,
j'écoutais: Les récits charmaient toutes mes peines,
je devenais meilleur, j'étais moins malheureux -
Des Malheureux surtout je retenais l'histoire;
Les chants tristes plaisaient à mes chagrins rêveurs;
Des Sages en glanant j'amassais les faveurs;
L'indigent qui voyage enrichit sa mémoire,
cet invisible bien qu'on n'a pu me ravir,
à distraire vos maux, il devait me servir.

= Pour mes secrets? qu'importe. outragé par l'envie,
découragé, funi des plus nobles penchans,
j'ai voulu voyager seul à travers la vie,
pour ne m'égarer plus au chemin des méchants.
Leurs flèches, leurs clameurs m'insultèrent dans l'ombre,
je jetai mes lauriers qui frappaient leurs regards,
et méconnu, cherchant de plus humbles regards
je m'écriais alors qu'ils outrageaient mon ombre

= voguez, voguez ma Barque et sans guide et sans peur,
quelque part que le vent nous pousse et nous égare,
il ne peut nous jeter sur un sol plus barbare,
plus triste que les lieux où j'arrache mon cœur.
chaque rochers tremblant qui nous prête sa flamme,
chaque vague qui roule et qui blanchit la rame,
semble dire en passant: viens! livre-nous ton sort.
si le trépas habite au fond de nos demeures,
que tu vires ou que tu meures,
nous serons avec toi moins perfides encor,
que les mortels ingrats dont les vaines tendresses,
dont les sourires faux, dont les feintes caresses,
ont égare ta voile et déceivé ton cœur:
ainsi, voguez ma Barque et sans guide et sans peur.



= jetez-moi dans l'espace et volez sur les flots,
à travers les écueils, le calme ou les orages.
pour qui laisse des cœurs de si cruelles aux rivages,
les plus cruelles mers sont des lieux de repos.
mais si nous rencontrons quelques sauvage Rives,
où l'air soit pur encore et l'âme encor naïve,
Eden où les Nécessaires n'aborderont jamais,
arrêtez-vous, ma Barque, et que vos Destinées,
à ce libre bord enchaînées,
sur de tranquilles eaux s'endorment désormais.
laissez-moi de l'oubli boire le frais breuvage,
et gentement calmés d'un doux voyage,
de mes jours moins émus laissez courir les flots:
mais jusques là, voguez sans peur et sans repos.

Le repos est ici. mon âme s'y prépare.
L'ami des Malheureux pour un jour s'en sépare
tout, en foule où je vais vous viendrez me revoir
Moi, je touche au bonheur, je vous laisse l'espoir

Lèvez les yeux! c'est là que je vais vous attendre,
c'est le palais du Fauve, et L'humble y peut prétendre:
oui, L'humble, dont les pleurs ont arrosé le pain,
à ce banquet promis ne frappe pas en vain.

= j'éprouve enfin du sort L'amertume secrète.
ma blessure se tait... quoi! dans mon sein calmé,
je ne retiendrais plus mon tourment renfermé!
La résignation est la Douleur muette,
amis; en vous parlant mon sourire était doux;
mais j'étais homme, hélas! je souffrais comme vous.
je suis mieux! partagez mon ineffable joie,
souriez à ma Mort, venez, que je vous voie!
Dieu! quel fardeau se bant échappe à mes efforts!
que mon Ame est légère en rompant ses ressorts!
D'un long bannissement ne plaignez plus ma vie;
j'en sors, Le ciel L'absout; quelle vous fasse envie!
ce temple hospitalier me doit le dernier don;
qu'un voile généreux tombe sur ma poussière;
si vous parlez de moi, dites: Le Fauve Pierre:
Pierre fut votre ami; qu'il n'ait plus d'autre nom. =

tous pleuraient; quand la cloche au milieu du silence,
des prières du soir annonce le retour,
et de L'homme expirant, L'heure qui se balance,
semble un salut de paix aux mortels dalentour.
à genoux devant lui leurs sanglots lui répondent,
pour le bénir encor leurs amers se confondent;
un regard plein d'amour fut son dernier adieu,
et sa voix s'éteignit en murmurant: = Mon Dieu! =

Mais si la Douleur cède au secours de la terre,
vous venez de pleurer pour la dernière fois,
Non! vous ne mourrez pas loin d'un guide fidèle =
alors courant au seuil et prompt à revenir
au vieillard suppliant qui vient de la bénir
elle ramène un esien qui bondit devant elle:
et de cet humble ami les doux gémissements,
ses yeux mouillés, ardents de surprise et de joie,
Racontant son bonheur, son effroi, ses tourmens,
au Maître à qui Dieu le renvoie.

Sous leurs pas ranimés le cloître retentit.
La Lune, d'un rayon colore, le vitrage;
c'est le ciel qui sourit à son plus bel ouvrage,
à l'homme qu'il éprouve et dont l'âme obéit.
D'un Nouveau compagnon l'arrivée imprévue,
arrête ses Discours au foyer commencés;
on l'accueille, on l'entoure, et des cœurs empressés,
semblent s'émeuvr à sa vue.

Pour toucher les Mortels jamais la Pauvreté,
n'avait pris un aspect plus noble et plus paisible,
un ail indifférent sur le sien arrêté,
se baissait dans les pleurs et devenait sensible.
près d'un siècle se fait sur son front calme et dur;
les Ans et les Malheurs écrits sur son visage,
y laissent lire encore un tranquille courage,
et ses yeux recelaient un éclat inconnu.
Soutenant le fardeau de sa haute stature,
comme un chêne mourantève son front augere,
des orages du monde il supportait l'injure,
dans un espoir silencieux.

sa tête avait blanchi sur des rives fontaines,

Ses pieds gonflés portaient l'impression de ses chaînes
son sang avait coulé sous des jets inhumains
et l'affreux esclavage avait meurtri ses mains.
Son champ natal n'est plus qu'un chemin solitaire,
Personne, à ses vieux ans ne promet un beau jour,
Ses amis, ses enfants qu'il cherche à son retour,
ont tous disparus de la terre :

alors dans un hospice il va cacher son sort.
Sous l'humble nom de Pierre on l'y regrette encor.

on dit que de sa voix la douceur pénétrante,
versait dans tous les cœurs de célestes secours,
les malades entre-eux répétaient ses discours,
car il leur faisaient sourire une bouche mourante.
Près de son étroit lit tout il charmait les maux,
n'osant de ses malheurs recommencer l'histoire,
les tendres souvenirs qui peuplaient sa mémoire
se peignaient dans ces mots :



= quand la nuit sans sommeil glisse sur ma paupière
= avant que les pavots assoupissent mon cœur,
= ma mémoire m'opprime, et jette la lumière,
= sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur.
= je revois ma jeunesse et ses jeux et ses charmes,
= ma mère à son foyer, son sourire, ses charmes,
= une chaste beauté qui fut mon seul amour,
= et qui ne m'attend plus qu'au céleste séjour,
= ces yeux alors brillants du feu sur des étoiles,
= où de si long-temps la mort a répandu ses voiles,
tous ces cœurs palpitans, doucement abusés,
présent désunis, désenchantés..... Brisés!

ans ce tableau fuyant quand mon âme agitée,

= contempe tant d'objets arrachés à ma foi,
= je crois voir s'envoler sur ma route attristée,
= Des feuilles, que le vent emporte devant moi.
= je suis l'homme qui passe après un jour de fête,
= à travers le Banquet sans convive: il s'arrête,
= il n'entend d'autre bruit que le bruit de ses pas:
= je m'arrête, j'écoute, et je compte tout bas,
= les places du festin sitôt abandonnées,
= tous les flambeaux éteints, toutes les fleurs fanées,
= tous les tombeaux sans noms, tous les échos sans voix;
= et je crie: où sont-ils mes amis d'autrefois!

= et toujours, quand la nuit glisse sur ma paupière,
= avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
= ma mémoire m'opprime, et jette la lumière,
= sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur.

au jardin de l'hospice où règne un frais ombrage,
où des zéphirs plus purs ravivent son courage,
une jeune malade allait traîner son sort,
de l'oublier toujours, elle accusait la mort.
elle ne souriait qu'à travers un nuage;
rien n'éclairait le voile où s'éteignaient ses yeux:
= heureux avant le soir qui finit son voyage,
disait-elle au vieillard en regardant les cieux.
De ses derniers soupirs elle était oppressée;
un secret douloureux l'étouffait; mais sa voix,
retenait les aveux de cette âme blessée;
elle souffrit long-temps sans se plaindre une fois.

il l'aima plus qu'une autre, elle était malheureuse!
elle osa sur son sein reposer sa douleur,
comme à l'ormeau s'attache une ~~jeune fleur~~ ^{débile},
pour retarder d'un jour sa chute douloureuse.
il ne demandait pas: pourquoi veux-tu mourir?

mais d'un œil pénétrant il regardait ses charmes,
 ce front où la jeunesse avait perdu ses charmes,
 et disait: = c'est l'amour qui la fait déprimer.
 = D'autres, d'autres comme elle en leur fièvre brûlante,
 = ont demandé ce froid sommeil,
 = D'autres ont souhaité cette nuit sans réveil,
 ~ = D'autres ont dit: la vie est fente!
 = O! Femmes! plaignez-vous, car souvent au regret,
 = Des prières tièdes renferme le secret.

 = La tombe est sans aveug: elle est lourde, immobile,
 = passage obscur et prompt d'un rivage inconnu,
 = c'est de l'éternité l'enveloppe fragile,
 = c'est le bonheur peut-être à la fin obtenu!
 = mais les ténèbres adieu ne peuvent y descendre,
 = Non, les plus douces voix n'éveillent pas la mort.
 = Les fleurs qu'on y répand tombent sur de la cendre,
 = qui ne tressaille plus, même aux pleurs du remord.

 = attendez! Méritez la paix par la prière;
 = et dans l'ombre, Dieu seul versera la lumière.



un soir d'automne, au coucher du soleil,
 quand les arbres entre-eux forment un long murmure,
 quand l'homme est triste, et qu'on voit la Nature,
 quittant ses fleurs se livrer au sommeil,
 quand des ruisseaux l'eau moins claire et moins vive,
 traîne en son cours la dépouille des bois,
 et qu'un doux rossignol vient gémir sur la rive,
 où son chant d'espérance éclate tant de fois,
 troublant seul des jardins l'humide solitude,
 pierre, dont la pitié précipite les pas,
 cherche sa jeune amie avec inquiétude,
 traîne sa blessure, et ne s'arrête pas.
 la trouve à genoux, priant à la chapelle,

où son Dieu chaque jour s'épouvante et l'appelle,
ses yeux où flotte à peine un reste de clarté,
implorent du vieillard le regard attristé.

O! mon Père! aidez-moi dans l'adieu de la vie;
d'une autre plus affreuse elle sera suivie;
un bâtiment terrible est prêt à me saisir:
la vie a deux chemins, je n'ai pas su choisir
par de fausses lueurs entraînée, éperdue,
me voici devant Dieu jugée et confondue.
à présent quelle est-elle je redoute la Mort:
mon Père, la craint-on lorsqu'on est sans remord!
Soutenez-moi! laissez mon âme languissante,
retourner un moment dans ma vie innocente.
^{prophétiser}
j'y veux laver mon front que la honte a courbé,
comme un roseau flétri sous l'orage tombé.
que je pleure une fois dans le sein de ma Mère!
que mes sœurs, sans rougir, disent: voilà ma sœur!
qu'on me laisse ^{Dormir} ~~reposer~~ sous le toit de mon père,
et qu'une voix encor m'y parle avec douceur!
qui donc a pris ma place à leur foyer paisible?
oh! ~~que j'y voudrais rentrer~~ ^{que j'y voudrais rentrer} comme une ombre invisible!
que j'ai soif du ruisseau qui coule en pais pour eux!
pourquoi suis-je si pauvre? ils sont si généreux!
Prenez-moi cet air pur dont ma bouche est avide;
faites taire l'écho qui me nomme perfide;
obtenez-moi du ciel un instant de sommeil,
qui ne soit pas trouble par l'étror du réveil,
un seul moment oublié!... je serais trop heureuse,
mon Père, il faut subir cette lumière affreuse:
voyez-vous sous mes pieds un abyme ouvert?
Dieu! j'y vais donc souffrir tout ce que j'ai souffert
quoi! jamais de pardon! quoi! jamais d'indulgence!

jamais d'oubli, jamais ! ardente à sa vengeance,
La Mémoire implacable, au reproche éternel,
Du crime, entretiendra toujours le criminel !
voilà ce qu'ils m'ont dit quand j'ai demandé grâce,
voilà ce que j'entends dans mon cœur qui se glace,
ils ne m'ont pas promis de terme à mes malheurs,
et dans l'éternité je vais chercher des pleurs. =



« Pour qui donc priez-vous ? » « Pour l'auteur de mon crime,
pour que Dieu soit content d'une seule victime,
pour qu'un être si cher égaré par l'amour,
ne soit pas avec moi condamné sans retour.
croyez-vous que l'exécuteur de Remords qui m'accable,
de Deug infortuné sauve le moins coupable ?
il le fut moins que moi, car j'aimai plus que lui :
juger-en, c'est pour lui que je prie aujourd'hui ;
c'est pour lui que je tremble à mon trône suprême,
c'est pour lui que j'expire, ah ! jugez si je l'aime ! =

« Ne parlez plus d'amour lui dit Pierre, pleurez !
il ajouta pourtant : pauvre femme ! es-pérez,
es-pérez ! Dieu s'ordonne en sa bonté sublime,
sa main vous cherchera jusqu'au fond de l'abyme ;
l'homme qui vous maudit a besoin de pardon ;
Dieu, pour l'impitoyable a gardé l'abandon.

= qui ne porte en son sein l'amertume cachée,
l'épine douloureuse à sa vie attachée,
de quelque repentir vainement combattu,
qui fait trembler l'espoir et gémit la vertu ?
es-pérez, écoutez la voix du pauvre Pierre,
le ciel, c'est la clémence, il répond à la prière,
mais, ma fille, un vieillard qu'on fit long-temps souffrir,
s'il consentit à vivre, ce seul droit de Mourir.

jeune, vous repoussez la coupe de vos larmes!
Le Remords vous protège, et vous brisez ses armes!
vous abrégerez la route où vos pas sont comptés,
vous rejetez vos ans sans les avoir portés!
Le Mépris vous accable ah! j'en sais l'amertume,
j'ai bu tous les poisons dont le ciel nous consume;
je puis rendre mon ame au Dieu qui la forma:
Même au sein du Malheur j'ai chanté sa louange.
Dieu souffrit, Dieu mourut pour l'ingrat qu'il aime:
Du repentir ^{aussi} ~~seul~~, le ciel a fait un Ange;
et la Religion qui soutient les mortels,
Bénit la pénitence aux pieds de ses autels.

-Belle Religion! astra d'une autre vie,
Dont le Rayon Sauveur ouvrira les tombeaux,
toi qu'on ose ternir par de sombres flambeaux,
toi qui verrais la terre à ton culte asservie,
si l'affreux fanatisme, au monde épouvanté,
ne dérobaît, jaloux, ta celeste clarté,
viens relever cette Ame effrayée et coupable,
Dis de quelles vertus le Remords est capable,
Dis qu'en ce monde encore il est des Malheureux,
et que Mort à soi-même il faut vivre pour eux.

jeune femme, écoutez: au fond de cet asyle,
un autre infortuné qu'un Mal hideux exile,
souffre, s'engourdit, et pleure. bien, demain, toujours,
l'affreux dégoût de vivre empoisonne ses jours.
sa voix sourde et brisée est une plainte aride;
son regard fait frémir qui l'ose rencontrer,
mais la pitié, ma fille, est un Ange intrépide

au Malheur qui se cache elle court se montrer,
Sous des lambeaux souillés il voile la colère,
Du Génie destructeur qui ravage son front;
allez y contempler le bâtiment sévère,
Dont l'homme en son orgueil subit le long affront,
à son livide aspect la Morne inquiétude,
dans la foule, pour lui creuse la solitude.
courbé sous l'anathème il erre en soupirant,
le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant.
quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre,
il cherche sur la terre un Rare et vain sommeil;
son sommeil est l'enfer, l'enfer est son Réveil,
son Nom est le Héraclès... c'est ^{voilà} ~~mon~~ frère encore!
je l'ai nommé mon frère et j'ai touché sa main,
j'ai promis à sa honte une céleste gloire;
l'infortune a besoin d'écouter et de croire;
il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
chez l'homme qu'il effraie il n'a plus de patrie,
il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie!
dans son jardin désert il cultive des fleurs,
elles daignent, dit-il, éclore sous ses pleurs.
son souffle ne flétrit leurs parfums ni leurs charmes,
pour ces frères trépassés. Donnez-lui quelques larmes,
allez! une voix triste est chère aux Malheureux,
elle est de leur tristesse un echo douloureux:
sa pieuse corbeille a vos mains est offerte,
elle brille à sa porte; il la laisse entrouverte,
dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
que quelque enfant naïf au seuil de son séjour,
attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
croyant lui dérober ses présents volontaires,
du Silence de Mort qui règne autour de lui,
par quelques sous justifiés rompra l'affreux ennui!